

## BECKET OU L'HONNEUR DE DIEU de JEAN ANOUILH

La Table ronde, 1959, 210 pages, 6 NF. En vente à Arcadie.

Le Théâtre Montparnasse – Gaston Baty nous offre un bien joli spectacle appelé à tenir l'affiche un certain temps pour le plus vif agrément des Arcadiens, qui auront ainsi tout loisir d'aller l'admirer.

Le genre est difficile à définir. Il s'agit à la fois d'un drame où les éléments comiques abondent et d'une pièce historique où l'auteur n'a pas craint de glisser délibérément dans la fantaisie et l'humour.

Quoi qu'il en soit, vous pourrez apprécier une œuvre de haute qualité, des décors ingénieux, des costumes du meilleur goût, une mise en scène sans défaut, une interprétation hors de pair.

Quant au sujet de la pièce, il repose entièrement sur l'homophilie, du fait que le roi d'Angleterre Henry II Plantagenêt éprouve un tendre sentiment pour son compagnon Thomas Becket, qu'il couvre de faveurs et d'honneurs, allant jusqu'à le faire élire archevêque-primat, chef du clergé du Royaume. Mal lui en prend d'ailleurs, car Becket, jusqu'alors viveur, débauché et ennemi de l'Eglise, dont il révélait au roi l'attitude rétive et l'entreprise de domination, prend soudain conscience du rôle spirituel qui lui est dévolu et défend la cause de l'Eglise, « l'honneur de Dieu » envers et contre Henry II. Le pauvre roi, qui souffre de cet abandon, décide, par dépit amoureux, de briser Becket sans cesser de l'aimer secrètement et le fait assassiner dans la cathédrale alors que l'archevêque officie.

L'homophilie qui unit les deux hommes est beaucoup plus exaltée chez le roi, infiniment plus discrète chez Becket. Mais Anouilh a eu l'habileté de faire en sorte que le grand public ne pût être choqué ; le roi Henry est en effet d'une rondeur, d'une jovialité, d'une truculence, d'un éclat verbal qui lui confèrent un aspect remarquablement viril ; au surplus, ses aventures avec les filles le situent, de même que Becket, parmi les coureurs de jupons. Dans ces conditions, aux yeux de la masse qui est habituée à ce que l'on flatte ses goûts, les deux protagonistes doivent apparaître comme des sujets « normaux » et si le roi a un faible pour son compagnon, ce sentiment doit être interprété, j'imagine, comme une inclination amicale et un peu tendre exprimée impétueusement parce que c'est dans le comportement de Henry II de laisser parler son cœur, d'être tout d'une pièce, sans détours, d'une franchise brutale et presque naïve.

En réalité, ce mode de présentation, qui dispense les spectateurs pudibonds d'avoir à se voiler la face, n'engendre pas l'escamotage du véritable contenu de ce drame psychologique entièrement constitué par l'amour porté à Becket par le roi. Sans cesse Henry demande à son compagnon : « M'aimes-tu ? » ; sans cesse il dit avec consternation à son entourage : « J'aime Becket, mais il ne m'aime pas - Le détachement de Becket devenu archevêque le ronge littéralement, à telle enseigne que la reine-mère, devant son désarroi, s'autorise à lui dire : « C'est de l'Angleterre que vous devez vous occuper, pas de votre haine – ou de votre amour déçu – pour cet homme ! [...] Vous avez contre cet homme une rancœur qui n'est ni saine ni virile

! [...] Thomas Becket serait une femme qui vous aurait trahi et que vous aimeriez encore, vous n'agiriez pas autrement. Tudieu ! Arrachez-vous le une bonne fois du cœur. Ah ! si j'étais un homme ! ».

Quant au sentiment qui anime Becket envers le monarque, s'il est infiniment moins éclatant, il n'en est pas moins sincèrement ancré. Au roi de France qui lui demande s'il accepterait éventuellement de parler à Henry II l'archevêque Becket répond : « Sire, depuis que nous avons cessé de nous voir, je n'ai pas cessé de lui parler ».

Le fait que toute la pièce baigne dans une atmosphère d'homophilie entraîne un singulier rétrécissement des rôles féminins. Le roi Henry traite sa mère et son épouse comme quantités négligeables ; quand il est excédé, il les prie de sortir incontinent et elles s'exécutent. Il ne cèle pas à la jeune reine la minceur des sentiments qu'il professe à son égard. « Votre ventre était un désert, Madame, où j'ai dû m'égarer solitaire, par devoir. Mais vous n'avez jamais été ma femme ! Et Becket a été mon ami, plein de force, de générosité et de sang. O mon Thomas ! [...] Une fois, il s'est déguisé en femme et il s'est promené toute une nuit dans Londres en minaudant, à mon bras 1 Pour être franc, je m'ennuie avec vous, Madame.

Je voudrais, pour terminer, formuler deux constatations. D'une part, le succès incontestable remporté par ce spectacle prouve que le public, malgré son opposition à l'homophilie, consent à l'admettre si elle est assortie d'une virilité extérieure et surtout si elle est nuancée de bisexualité : elle apparaît alors comme un simple accessoire, un coup de canif dans le contrat, une fantaisie que l'on pardonne volontiers à un sujet sympathique, alors que des manières efféminées seraient condamnées sans appel. Mieux vaut être homophile et n'en pas avoir l'air, que de ne l'être point et d'en avoir l'air. Ce qu'exige le monde, c'est que les apparences soient sauvées. Avis aux « folles », car elles se feront houspiller...

D'autre part, M. Jean-Jacques Gautier, critique théâtral du Figaro, qui prétendait naguère, en rendant compte d'une pièce sur l'homophilie, être hors d'état d'apprécier semblable œuvre tant il se sentait profane en la matière, a bien voulu écrire dans un article fort élogieux concernant « Becket » : « C'est l'étalage (d'une grandiose indécence) des humeurs, des rancœurs, de la haine : bref, de l'amour déçu ». Il en arrive donc à reconnaître qu'il peut y avoir de l'amour entre deux hommes ; c'est ce qu'Arcadie ne cesse de prétendre. La société est en progrès et nous devons convenir que des productions littéraires du genre de « Becket » apportent leur utile contribution à l'élaboration de notre thèse.

Arcadie n°75, Raymond Leduc, mars 1960